Louis Aragon et Elsa Triolet le 21 avril 1959, jour où l'écrivain donne une conférence à la Mutualité avec Maurice Thorez.

duquel chanter l'amour de l'amour et de la poésie – ce dont elle a souffert et qui lui a porté préjudice.

Et le communisme n'aurait-il pas été qu'une façon d'entrer en force dans le monde *réel*, qui l'était si peu aux yeux d'Aragon, *a priori* ?

Vous avez entièrement raison, je pense. Comme tous les écrivains du vieux XX[e] siècle, et particulièrement ceux qui, comme lui, ont eu 20 ans à l'heure des tranchées, Aragon s'éveille au monde alors que toutes les valeurs, toutes les certitudes vacillent. Un doute radical s'exprime, que Dada illustre et qui, dans ses premiers textes, confine au solipsisme, au nihilisme. Pour échapper au précipice qui s'ouvre sous ses pas, il faut à Aragon trouver quelque certitude à laquelle s'accrocher, revenir au réel – quitte à l'inventer. Le communisme est la condition de son salut. Le ressort mental qui joue est certainement celui-là. Ce qui ne doit pas nous faire oublier que, à l'époque où Aragon rejoint le Parti communiste, il y avait aussi des raisons objectives et rationnelles de désespérer du monde et de croire à la nécessité d'une révolution.

« La foi vient à qui s'agenouille », dites-vous. Aragon n'aurait-il jamais cru, sans Staline ?

Avant de croire en Staline et en Thorez, Aragon avait cru en Rimbaud et en Lautréamont, en Tzara et en Breton. >>>